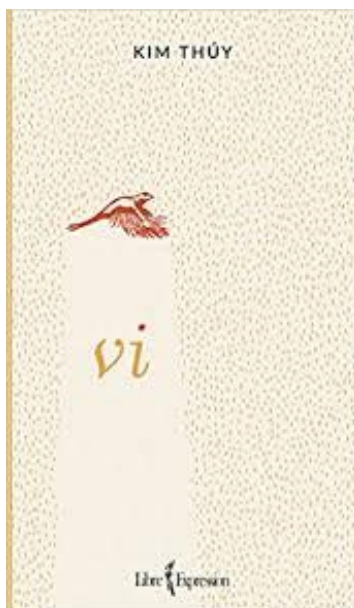


Vi pour Viêt Nam (sur *vi* de Kim Thúy)*

Maria Cristina Greco
Université de Moncton, Canada



Après *ru* et *mãn*, la voix douce de Kim Thúy est revenue sur la scène littéraire pour nous parler encore une fois de son Viêt Nam avec *vi*, paru chez Libre Expression en 2016. Dans ce roman, l'auteure suit la diaspora vietnamienne des *boat people*, dont elle-même est issue, pour fuir la répression communiste qui a suivi la fin du conflit en 1975. Le voyage et l'épanouissement de Vi, la protagoniste du roman éponyme, et des personnages qui l'entourent ainsi que leurs sentiments sont racontés dans une suite de courts chapitres avec un style raffiné et une prose poétique.

« Précieuse minuscule microscopique » (p. 30), Vi descend d'une riche famille de Saïgon. Vi a une mère, un père et trois

* Thúy, Kim (2016). *vi*. Montréal: Libre Expression. 144 p. ISBN 9782764811030

grands frères et grandit comme une heureuse « gardienne du temps » (p. 9) jusqu'à l'âge de huit ans. Le roman s'ouvre ici, avec un présage funeste : les larmes qui déchirent sa mère alors que ses frères jumeaux atteignent la majorité ; un âge qui les condamne à partir à la guerre, qui les condamne à mort. L'aisance de la famille acquise par son grand-père ne vaut rien contre les horreurs de la guerre et alors Xuân, la mère de Vi, organise la fuite de sa famille. Ainsi, Vi, sa mère, ses frères et leur amie Hà deviennent des *boat people* et s'embarquent vers un avenir inconnu qui les conduit dans un camp de réfugiés en Malaisie et ensuite au Canada, où la famille s'installe et recommence une nouvelle vie en essayant de s'adapter à la culture locale. Au Canada, Vi grandit et s'épanouit : la petite fille silencieuse devient, au fur et à mesure, une femme accomplie ; elle étudie les langues et ensuite la loi, trouve l'amour et débute une carrière qui la mènera partout dans le monde en lui donnant l'occasion de revoir enfin son Viêt Nam, un pays désormais profondément changé.

Dans *vi*, Kim Thúy raconte l'exil et le dépaysement d'un peuple avec une sensibilité touchante et nous permet de faire un voyage au cœur de la culture vietnamienne. En mélangeant des traces biographiques et des thématiques littéraires, l'auteure nous offre des pages vibrantes d'émotions, de couleurs et de parfums. Le lecteur, ainsi, s'identifie avec les *boat people* ; s'habitue à une langue qui vient d'ailleurs parsemée çà et là au cours du texte ; se promène dans le marché de Chợ Lớn, sent le parfum du café vietnamien et imagine goûter des plats exotiques ; et entre dans un univers familial en équilibre instable entre les anciennes traditions de la société d'origine et la nouvelle culture du pays d'accueil. Dans cet univers singulier, la violence de la guerre déferle : des fugitifs se cachent dans les forêts, des pirates interceptent et pillent les bateaux, des jeunes femmes crient, des mères pleurent la perte de leurs enfants.

De cette mosaïque historique et culturelle, à côté de Vi, émergent deux autres personnages : deux femmes, Xuân et Hà. Xuân et Hà sont deux opposés nécessaires à l'épanouissement de Vi. Elles incarnent deux façons différentes d'être femme, d'être émigrée, d'être *boat people*, d'être mère. Comme pour *ru* et *mãn*, on pourrait dire qu'il s'agit d'un roman au féminin où la figure de la mère occupe une place centrale. Xuân, la mère serviable et dévouée à la famille, représente le stéréotype de la femme asiatique consciente du rôle secondaire que la société lui a réservé, mais qui, pourtant, en soutient la structure. Elle se rend invisible et supporte la double vie de son mari, mais est à la fois une femme entreprenante : grâce à son travail, les affaires de son père et de son mari se développent. Quand la guerre éclate, c'est elle qui fait tout ce qui lui est

possible pour sauver son petit noyau familial, met ses enfants dans un bateau à la merci des vagues et part sans son mari en quête d'un avenir meilleur. Hà est l'opposé de Xuân. Tout en appartenant à une riche famille, déjà avant la guerre, Hà « incarnait la femme moderne à l'américaine » (p. 33) et, même si obligée de renoncer à elle-même et de supporter des abus, finalement elle arrive à retrouver son être et à vivre la vie qu'elle désirait, en Occident. D'un point de vue purement littéraire, il s'agit de deux personnages-miroirs, de deux modèles au sein desquels puiser et en fait Vi représente leur union, leur extension. Élevée par sa mère qui voudrait qu'elle garde les traditions vietnamiennes, Vi subit le charme de l'indépendance d'une femme qui « préférerait la liberté à l'américaine à l'élégance de la culture française » (p. 33). C'est d'ailleurs à cette femme tant différente que Xuân confie sa fille :

L'écho de ma voix dans l'enceinte des bras de Vincent m'a finalement amenée à comprendre le désir de ma mère de me faire grandir autrement, de me lancer ailleurs, de me donner un destin différent du sien. Il m'a fallu deux continents et un océan pour saisir qu'elle avait dû forcer sa nature en acceptant de confier l'éducation de sa propre fille à Hà, une autre femme, loin d'elle, à l'opposé d'elle. (118-119).

Opposé, double, ce sont des mots clé dans cette autofiction. Dans les écrits des femmes, on trouve souvent une autre, un personnage-miroir. Non seulement la figure maternelle est double dans *vi*, mais il y a aussi d'autres éléments qui s'affrontent dans ce jeu des opposés : un avant et un après, deux pays, deux cultures et deux langues.

La guerre est sans aucun doute l'arrière-plan sur lequel les personnages bougent. La guerre est porteuse de violence, de douleur, de l'exode d'un peuple, d'un avant et d'un après : « En 1954, le dix-septième parallèle fendait le Viêt Nam en deux. En 1975, le 30 avril traçait une ligne marquant la frontière entre l'avant et l'après, entre la fin d'une guerre et sa suite, entre le pouvoir et la peur » (54). À la suite du conflit, il faut reconstruire les âmes qui ont survécu, parfois dans un pays détruit, d'autres ailleurs. L'ailleurs devient à la fois un nouveau pays d'accueil et un lieu étranger où on remarque les différences avec son propre pays, avec ce qui existait avant la guerre, où on grandit et où on se sent toujours un peu étrangers.

En effet, à la différence de la culture occidentale, les Vietnamiens gardent leurs sentiments à l'intérieur et ne les manifestent pas ouvertement. Dans cette société, alors, la nourriture devient une façon de verbaliser les

émotions ; elle devient nécessaire à la transmission culturelle et sentimentale. Ainsi, si d'un côté « [a]ucun objet chez ma mère ou chez moi ne portait la trace des générations [...] » (131) ; de l'autre,

[l]e parfum typique des cuisines vietnamiennes embaumait l'air grâce à ma mère. Elle nous plongeait dans l'odeur de la citronnelle hachée et rôtie mariée à la peau croustillante des poissons, ou dans celle des jeunes pousses de bambou sautées puis trempées dans la sauce de poisson à la lime. (55).

La nourriture devient donc le symbole d'une culture qui reste et se perpétue, qui est vitale même si loin de sa terre d'origine et c'est grâce à la mémoire olfactive et gustative qu'on peut reconstruire l'histoire d'une famille et l'Histoire d'un pays, au fil du temps. Cette reconstruction des liens originaux a lieu aussi au niveau linguistique et se soustrait aux frontières nationales : « La langue vietnamienne que je connaissais était marquée par l'exil et figée dans une ancienne réalité [...]. L'histoire du Viêt Nam et des Vietnamiens se vit, s'amplifie, se complexifie sans être écrite ni racontée » (p. 100-101). C'est une langue qui vient du passé, qui rappelle les origines lointaines dans l'espace et dans le temps, et qui fascine une Vi désormais adulte : « Durant les premiers mois à Hanoi, j'étais fascinée par [...] les six déclinaisons du mot "adorer" en vietnamien : adorer à la folie, adorer au point de figer comme un arbre, adorer avec ivresse, adorer jusqu'à en perdre connaissance, jusqu'à la fatigue, jusqu'à l'abandon de soi » (p. 104). Tous ces éléments font constamment face à la culture occidentale du pays d'accueil et c'est justement dans la « langue d'accueil » que l'auteure écrit (de) son Viêt Nam.

* * *

Lire ce roman, c'est comme faire un voyage en bateau, où les vagues bercent le lecteur et l'amènent d'un côté à l'autre de l'océan, d'une ville à l'autre, d'un avant à un après – de la politique : du mur de Berlin, du communisme et du capitalisme ; de la culture : de l'Orient et de l'Occident ; mais aussi d'une mère à l'autre – en suivant le cours de l'Histoire. La lecture de la guerre, dans l'après-coup, se réalise dans les espaces les plus personnels et dans les habitudes les plus simples du quotidien. Des personnages féminins s'imposent ; plus intéressants et composés de multiples facettes par rapport aux personnages masculins qui apparaissent secondaires et évanescents. Femmes, migrantes et mères, elles symbolisent d'un côté les origines et les traditions et,

de l'autre, l'avenir et la modernité. Le passage d'un continent à l'autre semble alors représenter la métaphore du passage d'une mère à l'autre où l'océan qui les sépare semble évoquer leur liquide amniotique dont Vi doit se nourrir pour grandir et s'épanouir, à la fois en gardant ses origines et ses traditions, et en se projetant vers l'avenir et la modernité.

Bien que *vi* soit un roman remarquable, il faut dire que l'auteure ne se renouvelle pas : il s'agit d'une variation de la même thématique avec une valeur ajoutée qui ne dépayse pas le lecteur dès le début. Avec *ru*, *mãn* et *vi*, qui peuvent être lus comme un triptyque, l'écrivaine se fait porte-parole d'un pays, d'un peuple et d'une Histoire qu'il ne faut pas oublier. En ce sens, *Vi* est l'*alter ego* de Kim : c'est encore une « gardienne du temps », puisqu'elle garde la mémoire, le souvenir, les traditions et la langue de son pays natal en faisant d'une histoire individuelle une histoire universelle. Au-delà des rapprochements entre la narratrice et l'auteure, c'est dans la multiplication des sens du prénom de la narratrice que l'on comprend mieux son rôle de gardienne de la mémoire :

Mon prénom, Bao Vi, illustre l'intention de mes parents de « protéger la plus petite ». [...] Souvent les filles qui s'appellent « Blanche » (Bạch) ou « Neige » (Tuyết) ont le teint très foncé, et les garçons nommés « Puissance » (Hùng) ou « Fort » (Mạnh) craignent les grandes épreuves. Quant à moi, je grandissais sans cesse, dépassant de loin la moyenne et, du même élan, me projetant en dehors des normes. (30).

« Précieuse minuscule microscopique » et pourtant universelle, *Vi* se charge alors de plusieurs significations : *Vi* pour « vie », la vie que le Viêt Nam, qu'elle célèbre, lui a donné et qu'elle lui rend par le biais de l'écriture. *Vi* pour « Vincent », l'homme aimé avec lequel elle revient, adulte, à son pays d'origine. Mais c'est « en se projetant en dehors des normes » que la signification de son prénom acquiert sa puissance – c'est elle qui « protège » ses racines – et la petite *Vi* devient alors aussi grande que le Viêt Nam. L'histoire individuelle devient universelle juste comme *Vi*, qui, même dans le signifiant, devient une synecdoque, une partie pour le tout : une petite partie *de* « Viêt Nam », ainsi qu'une petite partie *du* Viêt Nam. *Vi* pour Viêt Nam.